

**ACTES DU 1<sup>ER</sup> CONGRES  
DES CHERCHEURS EN EDUCATION**

**24-25 mai 2000, Bruxelles**

**RAPPORT SUR LE THEME  
« GERER LA DIVERSITE DES PUBLICS SCOLAIRES »**

Bernadette MOUVET - ULg

**Ministère de la Communauté française**

*Colloque organisé sous la présidence de Françoise DUPUIS,  
Ministre de l'Enseignement supérieur  
et de la Recherche scientifique*

L'un des objectifs principaux assignés à ce congrès par Madame la Ministre était de faire connaître les résultats des recherches en-dehors des cénacles de spécialistes.

Notre atelier <sup>1</sup>, s'il a rencontré cette intention, a eu aussi pour mérite, à mes yeux, d'illustrer la diversité des approches et des démarches de la recherche en éducation.

Les travaux qui nous ont été présentés se différencient en effet à de nombreux points de vue, notamment du point de vue de leurs cadres théoriques de référence (d'origine plus psychologique ou plus sociologique par exemple); du point de vue des publics ou sujets concernés (les élèves, les enseignants, les établissements, les systèmes éducatifs...); du point de vue des méthodes ou techniques de recueil des données (questionnaires, entretiens, observations, analyses de cas...); du point de vue du traitement des données (plus qualitatif ou plus quantitatif); du point de vue des partenaires impliqués (équipe de chercheurs, équipe mixte de chercheurs et de praticiens, équipe locale ou internationale...).

Cette diversité des approches et des démarches signale au moins deux choses :

- la recherche en éducation n'a pas le caractère monolithique ou « abstrait » qu'on lui prête parfois;
- le thème de cet atelier sollicite tous les regards et toutes les énergies.

\*  
\*            \*

Du point de vue du regard porté sur leur objet, un élément me paraît fédérer les travaux présentés : une centration sur les « comment » des phénomènes c'est-à-dire sur leurs conditions d'apparition, de construction ou de développement - plutôt que sur leurs « pourquoi » c'est-à-dire sur leurs causes.

Ainsi par exemple, plutôt que d'élaborer ou affiner des listes de facteurs qui, une fois présents, entraîneraient « automatiquement » l'échec scolaire, on s'interroge aujourd'hui sur les contextes et les pratiques qui génèrent ou renforcent la réussite ou l'échec.

Autre exemple : plutôt que de s'interroger dans l'absolu sur les causes de la violence scolaire (en termes de facteurs sociaux ou culturels par exemple), des recherches récentes cherchent à comprendre comment émerge la violence en analysant la vie quotidienne dans les établissements.

Plusieurs travaux nous ont proposé des dispositifs ou des recommandations susceptibles d'améliorer les contextes et pratiques scolaires actuels. La plupart d'entre eux, au-delà de leurs spécificités, me paraissent avoir un point commun central - et je voudrais y insister : ils impliquent une mobilisation collective, de tous les membres d'une équipe éducative à tous les responsables du système éducatif.

\*  
\*            \*

J'en viens de plus près à des dimensions de contenu de notre atelier.

---

<sup>1</sup> J'entends l'ensemble des travaux présentés sous les intitulés génériques de « Acteurs de la diversité », « Enseignement supérieur y compris l'université » et « Violence scolaire ».

Les travaux présentés l'ont bien rappelé, l'école doit aujourd'hui gérer, éduquer, instruire des publics scolaires diversifiés sous de multiples aspects, entre autres et en vrac : leur origine sociale ou culturelle, leurs représentations de l'école et de la scolarité, leurs attentes, leur trajectoire familiale ou professionnelle, leurs acquis et projets personnels.

En réponse à cette diversité, les pistes d'action qui ont été dégagées me paraissent souligner trois choses :

- l'effort de démocratisation de l'enseignement doit impliquer tous les paliers de décision et d'action, de l'enseignant dans sa classe au pilotage d'ensemble du système éducatif.
- dans certaines conditions bien sûr et avec les moyens nécessaires, chacun des niveaux d'enseignement, jusques et y compris l'université, peut, en partenariat avec les autres, faire face à la diversité des publics qu'il accueille.

Le temps n'est plus au constat désolé que « c'est avant qu'il aurait fallu agir, on ne peut rien faire avec des élèves qui ont appris si peu durant leur scolarité antérieure ».

Plusieurs travaux l'ont montré, à chaque moment de la scolarité et à leurs articulations, des choses sont à faire et sont possibles.

- parmi les « choses à faire », plusieurs exposés ont mis en évidence le tissage ou le renforcement du lien social.

Un maître-mot de nos travaux m'a paru être celui de « communication », entendu au sens large, y compris dans ses dimensions affectives et émotionnelles – communication entre élèves, entre élèves et enseignants, entre enseignants.

Au travers de plusieurs travaux, la communication interpersonnelle apparaît bien comme un souhait des élèves, une condition de construction de leur identité, une condition de la motivation et des apprentissages scolaires.

Sur les conditions de développement de cette communication, et elles sont plurielles, les travaux présentés apportent des réponses nuancées; j'insisterai sur l'importance des pratiques pédagogiques.

On nous l'a montré, plus les pratiques pédagogiques sont positives – c'est-à-dire plus elles sont à la fois exigeantes, cadrantes et confiantes en la capacité d'apprendre de tous les élèves, meilleure est la qualité des contacts entre élèves et enseignants.

Si j'insiste sur le rôle des pratiques pédagogiques, c'est que l'on pourrait être tenté de « reléguer » la communication interpersonnelle à certains moments, ou à certains intervenants, en-dehors ou en satellite des activités d'apprentissage « proprement dites ».

Plusieurs exposés nous l'ont rappelé, l'école est un lieu de construction et de transformation de rapports sociaux, rapports sociaux qui se construisent dans tous les temps, dans tous les espaces, dans toutes les activités, dans toutes les interactions de la vie scolaire.

\*  
\* \*

Les questions abordées dans cet atelier, comme toutes les questions qui concernent l'enseignement, reflètent ou constituent des problèmes de société, problèmes trop complexes pour que les uns prétendent donner aux autres les bonnes réponses ou les bonnes solutions.

Nos échanges l'ont attesté, chercheurs et praticiens ont des choses à se dire et à se contredire, comme l'affirmait Monsieur Tardif dans sa conférence d'ouverture de ce congrès.

Qu'il s'agisse de gérer la diversité des publics scolaires ou de toute autre tentative d'amélioration de la qualité de l'enseignement, les « bonnes » solutions seront faites du métissage de nos savoirs et de nos questionnements.

Je citerai pour conclure Isabelle Stengers : « (...) il n'est pas question de hiérarchiser (nos) savoirs mais de les compliquer les uns par les autres, l'enjeu n'étant pas, ici, de faire « progresser » les sciences, mais d'être à la hauteur de ce qu'exige un problème posé par la société. »<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> STENGERS, I., (1997), Sciences et Pouvoirs. Faut-il en avoir peur ?, Bruxelles, Labor, coll. Quartier Libre, p.75